

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE, PRESIDENT

MAURICE LAFARGUE, Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 1 cent la ligne, voir une autre page du journal.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du "Times Square Building," à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lae.

Mercredi, 23 septembre 1914.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrades. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

Autour de la Bataille

Nous sommes à l'heure où tous les Français, sans distinction d'état ni d'âge, doivent concourir, dans toute la mesure du possible, selon toute l'efficacité de leurs énergies individuelles ou collectives, à la défense du pays. Nul n'est dispensé des obligations de ce devoir national. Il y a place pour tout le monde dans cette lutte engagée pour le salut de notre patrie et pour la sauvegarde universelle de la civilisation. Chacun est comptable de ses actes, de ses paroles, de ses gestes. Ayons, tous ensemble, les yeux fixés vers le même objet. Que nos cœurs, fraternellement unis, soient au niveau des plus hauts devoirs et des plus vaillantes résolutions. Jamais la fermeté d'âme ne fut plus nécessaire à la nation française, menacée, avec toute l'Europe civilisée, avec toute l'humanité raisonnable et libre, par le déclanchement d'une formidable machine de meurtre, d'incendie et de dévastation. Nous avons su faire face à des situations plus difficiles. Notre passé nous est garant de notre avenir.

La France, visée à la tête et au cœur par une puissance d'asservissement brutal et de destruction, doit à ses destinées historiques, à sa vocation libératrice, à son génie héréditaire, le périlleux honneur de soutenir une agression préméditée depuis longtemps par ceux dont la monstrueuse domination ne pourrait s'établir que sur des ruines et sur des déuils. C'est pourquoi elle est obli-

gée de résister au principal effort de cet attentat, dirigé contre toutes les lois humaines par la complicité des barbares d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie, déchaînés par une sorte d'ivresse criminelle, ligués, comme autrefois les Huns d'Attila, contre l'invincible suprématie de l'esprit humain. A cette ruée, la France oppose une résistance dont le résultat final est attendu par l'univers entier avec des alternatives de confiance angoissée et d'impatience inquiète, où rien ne doit cependant affaiblir notre espérance ni ébranler notre volonté. Quoi qu'il arrive, il est impossible que la civilisation périsse. Son sort est lié, plus que jamais, à nos destins. L'issue de cette lutte tragique n'est pas douteuse. En combattant pour ses foyers, la France, grandie par l'épreuve, combattra pour le droit, pour la liberté, pour la paix de monde.

Noblesse oblige. Tous ses enfants doivent puiser une constante ressource de vaillance dans la fierté que nous inspire ce redoutable honneur. Un des jeunes soldats qui sont tombés ces jours-ci près de la frontière envoyait à ses parents, peu d'instants avant de mourir, ce dernier adieu: "Ne me pleurez pas, puisque mon sort est le plus beau que puisse rêver un Français... Vous vous consolerez, en pensant que j'ai tout donné à mon pays... Nous avons le droit de notre côté. Nous serons vainqueurs. "J'en suis sûr..." Cet acte de foi, suprême témoignage d'un brave enfant qui fut le héros d'une cause sacrée et le martyr d'une religion sublime, doit être un réconfort pour tous les courageux, un remède à toutes les émotions multipliées par les coups nécessairement divers de ces heures décisives. Que chacun fasse son devoir. Et l'indomptable résistance de la France, armée pour le salut de l'Europe, sauvera, un fois de plus, la civilisation victorieuse.

NOS NOTES

Je voudrais que beaucoup de ménagères et d'ouvrières parisiennes vinssent rendre visite à leurs sœurs des petits villages en Belgique qui se sont réfugiées à Paris. Elles ne se présenteraient pas en curieuses, mais en compagnes d'ateliers rendues libres, elles aussi, par le chômage qu'impose la guerre. Elles échangeraient leurs pensées aux maris et aux fils qui sont là-bas, un peu plus haut, un peu plus bas, ensemble tout de même. Elles se confieraient leur espoir en même temps que leur tristesse, qui deviendrait un peu moins pesante. Comme nos femmes gagneraient à s'asseoir une heure près de leurs hôtes!

Car les femmes belges qui sont à Paris, fuyant les barbares, offrent un exemple de courage, de dignité qui s'ajoute aux admirables exemples que leurs frères et leurs maris ont donné en face de l'ennemi commun. Elles ont tout abandonné, entassant sur des charrettes le peu de hardes qu'elles pouvaient réunir, les souvenirs les plus chers des années heureuses. A la gare, elles durent aider les

grand-mères, porter d'abord dans le wagon les petits enfants étonnés. Déjà le train devait partir, qui les conduisit à Paris.

Un de nos collaborateurs donnait hier un petit tableau de l'arrivée de ces cortèges qui traversent Paris au matin ou la nuit venue, sans même voir Paris, uniquement tendus vers la gîte assurée dans les grandes salles, cirques ou écoles. Tête nue, le pas lent, avec une fatigue muette, ces pauvres femmes pliaient sous les poids des enfants endormis. On pensait qu'elles s'étendraient sur les couchettes ou les paillasses et resteraient la tête dans leurs mains à dormir ou à pleurer.

Or, voici ce qu'elles ont fait à l'Hippodrome. Un grand cortège de ces émigrantes était dirigé vers l'immense abri et traversait, au matin, la rue Dammrémont. Sur le seuil d'une de ces admirables cantines maternelles qui réalisent chaque jour le miracle de la multiplication des repas, la cuisinière de la cantine ne put voir passer devant elle un groupe particulièrement fatigué. Elle fit entrer femmes et enfants; elle improvisa une bonne soupe et tout en remplissant les assiettes, elle sut trouver des vêtements pour les petits qui avaient froid. Une jeune mère excita particulièrement sa pitié, une jeune mère dont les pieds étaient en sang. Mais elle n'avait pas, à la cantine, les chaussures qu'elle voulait lui donner.

Rejoignez vos compagnes, dit-elle, je vous rejoindrai, moi-même, dans un instant. Ayant couru chez elle, elle arriva à l'Hippodrome; elle y chercha sa protégée, de recourts en recourts et elle la découvrit enfin. La jeune femme s'était installée dans un bureau. Elle avait couché sur son paquet de hardes ses deux enfants endormis et pour qu'ils retrouvent à leur réveil l'atmosphère de la "maison", les bras nus, le jupon troussé, elle lavait le parquet!

Toute la propriété de ces villages et des villes de Belgique que nous reverront un jour avec une affection nouvelle, ces héroïques femmes belges l'apportent dans les salles que Paris leur offre pour se reposer avant la dernière étape qui les conduira dans un village du centre ou de l'ouest, jusqu'à la fin de cette guerre. Elles disposent autour d'elles le peu de linge qu'elles ont pu emporter, celui qui s'était sur la corde tendue de la porte d'entrée à la barrière du jardin. Elles ont lavé leurs enfants qui s'éveillent de la grande fatigue du voyage et reprennent dans leurs menottes le petit panier qu'ils tenaient la veille. Elles ont serré un mouchoir sur leurs cheveux trempés.

Maintenant, elles peuvent attendre qu'on vienne leur demander de repartir; elles sont libres de penser à la ferme brûlée, aux hommes qui sont morts ou qui se battent. Elles joignent leurs mains sur leurs genoux et reviennent à la belle patrie dont elles ont l'émouvante figure.

REGIS GIGNOUX.



WEAR THE ROBERT... H. J. ROBERT... SPECIALISTE... 4570

L'Intimidation

Il importe d'exposer clairement au pays une des faces de la guerre à outrance qui se poursuit, en ce moment, contre lui, celle qui vise non pas tant les forces belligérentes que le peuple pacifique et désarmé qui, d'après les lois de la guerre, devrait échapper aux rigueurs des hostilités: c'est la guerre d'intimidation ou d'épouvante.

Le point de départ se trouve, en somme, dans la déclaration officielle faite par le ministre des affaires étrangères allemand, M. de Jagow, à sir Edward Goschen, ambassadeur d'Angleterre à Berlin, alors que celui-ci réclamait le respect de la neutralité belge, violée déjà d'ailleurs. Cette violation, dit le ministre allemand, nous est nécessaire parce qu'il s'agit de pénétrer en France par le chemin le plus rapide, de façon à avoir une grande avance sur les opérations françaises, et à frapper, le plus tôt possible, un coup décisif. C'est pour l'Allemagne une question de vie ou de mort.

La résistance de la Belgique et l'intervention immédiate de l'Angleterre causèrent, en Allemagne, une véritable stupeur: le "discours" du chancelier Bethmann-Hollweg à M. Goschen, l'acte de colère de l'empereur Guillaume, renvoyant au roi d'Angleterre ses décorations, prouvent la violence des sentiments provoqués, dans les âmes allemandes, par cette fidélité inattendue, de la part de nos deux alliés, au texte et à l'esprit des traités. On voulait mettre brutalement la France hors de combat; et l'on trouvait un premier obstacle.

On recourut alors à un moyen qui, dans la pensée des états-majors, devait, par d'autres voies, aboutir au résultat: Non seulement on jeta sur la Belgique toutes les forces de l'Allemagne, mais on jura de faire peser sur les populations un régime de terreur si lourd qu'il gagnerait, de proche en proche, la Belgique d'abord, puis la frontière française de façon à contraindre les populations à peser sur les gouvernements.

C'est alors que commença le régime des "atrocités allemandes", atrocités trop réelles, mais exagérées encore si possible, et, en tout cas, colportées par tous les moyens et faisant comme une sorte de vague terrifiante précédant au loin l'arrivée des troupes allemandes.

J'emprunte au récit d'un témoin qui est en même temps un esprit très judicieux et très pénétrant, M. Roland de Marès, l'exposé du "système", tel qu'il l'a vu "fonctionner" en Belgique:

D'abord une grande automobile dans laquelle ils entassaient quinze ou vingt soldats passe en éclair sur la grand-route; ensuite, des groupes de uhlands variant de cinq à trente hommes; puis des forces plus importantes... C'est un système chez eux de lancer dans toutes les directions ces groupes de uhlands, plus ou moins nombreux, pour terroriser les populations, pour déterminer chez elles une tension des nerfs, une crise de conscience qui fait pencher les foules vers toutes les abdications...

La contagion de la terreur, nous venons d'en avoir un exemple frappant, à Paris même, par l'arrivée des réfugiés belges,

stationnant dans nos gares, attendrissant les âmes par leur destinée misérable et surtout affaiblissant le ressort national par les récits impressionnants qu'ils font à tout venant. L'un de ces récits s'est colporté avec la rapidité de la foudre, celui qui montre les Allemands coupant les pieds des enfants et les faisant courir sur les moignons. Aves de telles inventions, on démorale les Spartiates.

En fait, nos départements du Nord ont été gagnés (du moins dans les villes) par cette épidémie d'épouvante à laquelle parfois les communications officielles n'ont pas été sans aider bien maladroitement. Il faut constater aussi que certaines défaillances lamentables se sont produites chez les fonctionnaires responsables de l'ordre public. Des préfets et des sous-préfets ont quitté leurs postes, des directeurs de postes et télégraphes ont donné l'ordre à tous les agents de leurs circonscriptions de fuir et d'emporter leurs caisses—et cela dans des régions à l'abri de l'invasion et même des incursions de uhlands.

Je ne veux pas dire que telle ou telle ville de la région du Nord n'a pas reçu ou ne recevra pas la visite des coureurs de pays. Il n'est pas douteux que ces avant-gardes cachent ou annoncent les grands mouvements des troupes allemandes. Mais ces randonnées pour la contrée envahie, quelque douloureuses qu'elles soient, ne peuvent avoir qu'une influence restreinte sur le sort définitif de la campagne. Le passage des uhlands est comme le sillage d'un navire recouvert immédiatement par le flot.

En fait, les Allemands ont accompli le plan de leurs états-majors en passant par la Belgique. Mais, en raison de l'opposition qu'ils ont rencontrée, cette "attaque brusquée" leur a coûté tout aussi cher, que celle qu'ils ont voulu s'épargner contre la frontière lorraine. Ils arrivent sur la frontière du nord déjà meurtris et à bout de souffle. Et le dernier mot n'est pas dit: nous n'avons pas à pénétrer dans les plans de notre propre état-major; mais personne n'ignore que des forces nouvelles et fraîches vont être opposées aux armées d'invasion qui, en attendant infiniment leur front, se sont exposées d'autant plus aux coups d'un adversaire résolu...

Dependant, l'armée russe s'avance. Avant huit jours, avant quinze jours, il faudra bien que les Allemands se retournent vers cet autre péril; et alors, notre défensive allégée pourra, sans doute, se transformer rapidement en une offensive victorieuse.

Que faut-il en attendre? De la patience, du sang-froid, du calme; à tout prix, il faut tenir; sinon, on tombe dans le piège allemand.

Et, surtout, qu'on se méfie des colporteurs de mauvaises nouvelles et des semeurs de panique. Regardez dans les yeux ces "informateurs" et demandez-leur où ils veulent en venir. Certes, les populations belges souffrent; c'est la guerre. Mais résistons à la tentation de défondre par petits paquets une frontière menacée de toutes parts. Concentrons nos forces, et, en même temps, refoulons nos larmes, apaisons nos nerfs; ne tombons pas sous le coup du "système" allemand. Notre ar-

HYDRO-THER-MASS.

Proédé scientifique de bains turcs. Meilleur qu'une semaine au bord de la mer ou dans la montagne. Traitement de deux heures. Dames, de 8 à midi; messieurs de 1 heure à 8 heures et tout le dimanche, 11.00 par traitement. Six séances pour \$5.00. Chiropraxie, manucure. Doroira \$1.00; \$25.00 par mois. Douche et natation, 50c; 25 pour \$10.00. Leçons de natation. 728 rue Gravier. M. et Mme ROBERT OSBORNE. 10 mai-1 an

mée, après des exploits merveilleux, reste pleine de courage et d'entrain. Que les chefs du pays, que le pays lui-même se montrent dignes d'elle et nous vaincrons!

GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française.

Le Clergé et la Guerre

Les Aumôniers

Quatre aumôniers avaient été récemment, par décret du ministre de la marine, affectés aux navires portant pavillon de vice-amiral. C'était bien, mais insuffisant, et M. de Mun se fit un devoir de transmettre à M. Augagneur le vœu de nos populations maritimes tendant à l'augmentation du nombre des aumôniers de la flotte.

M. Augagneur vient, en conséquence, de décider qu'il procéderait incessamment à d'autres nominations, à raison d'un aumônier pour chaque navire portant pavillon de contre-amiral. Les nominations annoncées élèveront à dix—au lieu de quatre—le nombre des aumôniers pour l'escadre de la Méditerranée.

Pour celle de la Manche, où déjà un aumônier était attaché au navire du commandant de la division, une deuxième unité de combat recevra également un aumônier. Les nouveaux aumôniers seront entretenus, ainsi que les premiers, par le département de la marine.

Et je n'ai pas besoin d'ajouter que les candidats ne manquent pas. L'offre dépasse en beaucoup la demande, et M. Augagneur n'aura d'autre embarras que celui de choisir.

Par ailleurs, en conséquence de la récente décision du ministre de la guerre augmentant le nombre des aumôniers militaires, les premiers nommés de ces nouveaux aumôniers viennent de se rendre aux postes qui leur avaient été assignés. D'autres partiront au premier jour.

Ces aumôniers volontaires ne recevront aucune solde, mais la générosité inépuisable des catholiques, sollicitée à cet effet par M. de Mun, a d'ores et déjà pourvu à leur entretien.

PIEUSES INITIATIVES

J'ai reçu un certain nombre de lettres dont les autres proposent un vœu national pour obtenir de Dieu le succès de nos armes. Les uns voudraient que l'évêque français promît à Jeanne d'Arc de lui ériger une basilique; les autres réclament du gouvernement l'institution de la fête nationale de Jeanne d'Arc.

Je ne demande pas mieux.

Toutefois, en ce qui concerne l'érection d'une basilique, n'oublions pas que la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre dont le cardinal Amette a annoncé

solennellement la consécration pour le 17 octobre prochain, en conviant tout l'épiscopat à cette imposante cérémonie, a été construite précipitamment en exécution du vœu national consécutif à l'année terrible, et que l'Assemblée nationale lui a donné la consécration de la loi. Je n'ai pas peur du double emploi en pareille matière, on le comprend bien. Je rappelle simplement, parce que cela est de nature à augmenter la confiance des âmes pieuses, que nous avons en 1873 tiré sur la Providence, pour ainsi parler, une sorte de traite dont l'échéance coïncide avec la guerre.

Quant à la fête nationale de Jeanne d'Arc, elle ne peut être instituée que par une loi, et les Chambres ne siègent pas en ce moment. Cette fête est d'ailleurs dans les vœux de tous les bons catholiques, cela va sans dire, mais aussi dans les vœux de l'immense majorité de la nation. Je crois que nous l'obtiendrons sans beaucoup de peine après la victoire.

Que les bons catholiques, en attendant, s'engagent, tout au moins dans le secret de leurs cœurs, à la réclamer énergiquement en "tempore opportuno," et qu'ils ne se lassent pas d'invoquer la libération!

JULIEN DE NARFON.

L'ORPHEUM

M. Maclyn Arbutkule paraît sur la scène du Vaudeville cette semaine à l'Orpheum dans la petite comédie intitulée, "The Reform Candidate." Il est assisté de Mlle. Evelyn Wiedling, qui a si bien interprété le premier rôle de "Bought and Paid For." Le deuxième numéro au programme est M. Alfred Bergen, un des meilleurs baritons de l'Amérique. Viennent ensuite Doris, Dot et Alma Wilson, trois délicieuses blondes connues également sous le nom de "Blonde Triplets" dans un nouveau vaudeville: "Through the Looking Glass."

Chas. de Haven et Freddie Nice nous offrent de très intéressantes danses dans "1913 Passing Show," "Cane Dance," "Tangled Footed Monkey Wrench" et d'autres. Brown et Rochelle intéressent le public par un acte acrobatique. Les sœurs Oaklad offrent des chansons aussi variées que leur costumes.

Les Frères Alexander sont les champions dans l'art de jongler avec des boules, avec une dextérité merveilleuse. Et pour terminer le "Orpheum Travel Weekly" fait faire à l'audience un voyage des plus pittoresques à travers le Japon, la Corée, l'Italie, l'Algérie et la Bretagne.

Le concert de l'orchestre accompagne les divers numéros de ce programme varié.

LE METHODE BERLITZ

Nous commençons des classes de Français spéciaux pour enfants, depuis le 15 juillet. Classes pour commençants et étudiants avancés. Littérature et histoire. Aussi, leçons de conversation pour adultes, 2 fois par semaine.

Nous garantissons que nos élèves obtiennent l'accent le plus pur. Visitez-nous, écrivez ou téléphonez. The International School of Languages "Original Berlitz Method" 923 Maison Blanche. Tel. Main 3901. 3 Juin-1 an—merc-vén-dim

Failloton de l'Abelle de la Nouvelle-Orléans

No. 34 Commencé le 15 août 1914.

LE TÉNOR

PAR LE PRINCE DIMITRI GALITZINE

(suite)

— Vous devriez prendre quelque chose pour vous calmer, proposait le docteur. Je vais vous prescrire une potion. — Je ne veux pas. Vous voyez, je suis bien portant, je suis calme. Il ne faut pas me soigner; je dois toujours éviter les désagréments. Serge se promena dans la pièce et but un verre d'eau. Ses mouvements étaient mous et lents. — Il est temps de partir, dit-il; je vous remercie, messieurs. Toi, Pierre, aussi. Quelle ridicule histoire! Il s'hâta à la hâte, se souvenant de Varia. Vite vers elle, pensait-il, maintenant personne ne m'arrachera à elle. — Rends-moi l'enveloppe, dit-il à son frère; excuse-moi de t'avoir dérangé un peu. Quand tu en auras besoin, je te rendrai le même service. Makhvine le reconduisit jusqu'à l'entrée. — Adieu à la Serpovskina, dit Serge; et, tout

le long du chemin, il pressait le cocher par derrière. — Comme Varia va être contente, pensait Tchavroff; elle souffre, s'imagine que c'est demain que je me bats. Tout de même, Gutchtal est un fameux poltron. C'est pire que je ne croyais. Mais pourquoi me suis-je fâché si fort contre lui?

Tchavroff se mit à rire. — Je devais avoir l'air féroce, dit-il; comme c'est bête! Maintenant il ne pouvait comprendre lui-même pourquoi il était entré dans une telle fureur. — Je me nuis par ma colère, se reprochait-il. Varia a raison, je dois me comporter vis-à-vis de tout avec la même indifférence, en dehors de son amour évidemment. Mais c'est très difficile. Chaque jour, tout le monde me fait enrager. Je me lève toujours de la meilleure humeur, résolu à être calme; mais les autres ne me laissent pas tranquille. Ils trouvent du plaisir à m'agaçer. Ne le font-ils pas dans un but intéressé? Peut-être ai-je des ennemis! Quelle bêtise! Non, tant que je n'aurai pas épousé Varia, tant que je ne serai pas parti avec elle, je ne serai pas en situation de me préserver des désagréments; mais après notre mariage tout changera; dès la première minute. Je serai heureux, cela modifiera tout, de suite mon caractère... Mes nerfs seront plus calmes. Varia, c'est mon espoir, c'est mon futur bonheur!

Une fois arrivé, il jeta son pardessus sur le parquet et courut chez Varia.

— Réjouis-toi, ma chérie, dit-il en entrant; tout est bien passé. Tu vois, je suis vivant.

Elle courut à lui sans comprendre: — Que veux-tu dire?

— Que je t'ai trompée. Le duel était fixé pour aujourd'hui, et je suis sauvé et saisi. Qu'as-tu?

Varia chancelait; elle serait tombée si Serge ne l'avait soutenue.

— Quel bonheur! murmura-t-elle; comme je t'aime!

Et ils restèrent deux minutes enlacés, incapables de parler, et se regardant avec tendresse.

— Maintenant tu es à moi, dit-elle enfin; tu ne vas plus risquer ta vie; tu n'oublieras pas que j'ai été torturée à en mourir, en ce jour, pour toi.

— Non, ma chérie, je ne l'oublierai pas, répondit-il en l'embrassant. Penser à toi me sauvera, me retiendra... Est-ce que je peux vivre sans toi? Donc, je comprends que, toi aussi, tu ne puisses pas vivre sans moi.

— Si tu savais ce qui se passait en moi, dit Varia en s'animant; je croyais que j'en mourrais. Depuis hier, mon cœur était comme dans un étou, je ne pouvais soupirer sans douleur; mais à présent je suis heureuse, si heureuse que tu ne peux pas te le figurer.

— Et moi, poursuivait Serge, j'étais devenu complètement idiot. J'étais dans une sorte de délire, je ne me rendais pas bien compte de mes actes, ni de mes paroles. Peut-être as-tu raison, je n'ai pas pensé à toi; je voulais me venger. J'ai oublié la prière; ne rien voir en dehors de notre amour.

— Oui, se rappela Varia, et Alexandre Jacobovitch? Que lui est-il arrivé? Il n'est pas tué?

— Non, il a eu peur; il s'est excusé... Varia se mit à rire gaîment.

— Quel poltron! Quel imbécille! dit-elle en battant des mains; non! C'est étonnant! Bien que j'en ai toujours eu l'idée. Il a eu bien peur?

— J'ai cru qu'il allait tomber sans connaissance!

— Eh bien! à présent c'est fini, tu ne le poursuivras plus?

Tchavroff haussa les épaules. — Non, je ne veux plus m'éloigner de toi, même d'un pas. Désormais tu peux ne plus t'inquiéter pour moi. Mais il faut annoncer la nouvelle aux autres.

Varia le refit. — Pourquoi? Reste avec moi. Est-ce qu'ils peuvent se réjouir autant que moi? Qu'ils s'inquiètent encore un peu! Je ne voudrais pas que tu t'éloignes. Il me semble que je ne t'ai pas vu depuis plusieurs années.

Elle le regardait avidement, riait, l'embrassait au front, aux joues, sur les lèvres.

— Je suis sûr qu'ils ne t'embrasseront même pas; ils se contenteront de dire qu'ils sont satisfaits. Quelles gens remarquables! Non, Serge, vraiment, il faut nous marier au plus vite. Je sens cela aujourd'hui encore plus qu'hier.

— Oui, dit lentement Tchavroff, ce serait affreux... mourir avant d'être devenu ton mari. Il reste encore un mois, et il me semble que ce mois n'aura pas de fin... Laisse-moi. De toute façon, il faut que j'aie vu mon père et maman.

— Je vais avec toi.

Elle ne voulait pas se séparer de lui, même pour un instant.

Contrairement à leur attente, Anna Alexandrovna se montra très gaie quand elle sut que le duel avait déjà eu lieu et s'était terminé sans accident. A dire vrai, elle éprouvait quelque contentement pour le ténor. En tout cas, l'heureuse issue de la rencontre lui évitait une foule de désagréments. Seulement, elle fronça légèrement les sourcils quand Serge se mit à lui raconter, avec un certain plaisir, que Gutchtal avait parié et chancelé de peur.

— Tu exagères certainement, dit-elle avec dépit à son fils.

— Pourquoi croyez-vous cela? Vous avez

bien que je suis capable de faire peur à n'importe qui.

Paul Pérovitch était en extase.

— C'est très bien, disait-il, sans cela, même si tu n'avais pas tué, il te serait arrivé des désagréments. Mais c'est très adroit de ta part de ne nous avoir pas avertis aujourd'hui. Sans cela, j'aurais été affreusement inquiet.

— Elle a été à notre supercherie, vous avez ruiné votre émotion à demain, dit en souriant Serge moqueur; je ne peux qu'envier votre caractère.

Vers le soir, Serge ne se sentit pas bien. A plusieurs reprises la peur l'étreignit à la pensée qu'il aurait pu être tué. Maintenant l'indifférence avec laquelle il était resté, le cœur calme, devant Gutchtal qui le visait, lui était incompréhensible. Quand il y songeait, les vingt-quatre heures écoulées passaient devant son esprit comme un songe indécis et monstrueux. Chose terrifiante! pensait-il. Comment ai-je pu ne pas m'émouvoir avec la conscience que la balle pouvait m'abattre sur place. En fermant les yeux, il revoyait toute la scène du duel avec tout son décor. Devant lui Gutchtal, le visage contracté par la peur, le pistolet dans la main droite levée. A droite, trois femmes avec des rideaux d'un rouge foncé; à gauche, près du mur, le sombre Makhvine et Raubgold dans des poses attentives. Plus loin, dans le coin, la figure contre la tapisserie, son frère Pierre se bouchant les oreilles.

Tchavroff s'efforçait de chasser cette vision; mais elle revenait avec persistance, se déroulant devant lui aussitôt qu'il fermait les yeux. Maintenant il avait peur, comme s'il revivait ce qu'il se rappelait. Une angoisse inexplicable étreignait son âme. Il lui semblait qu'à l'instant même tout allait se répéter de nouveau; mais avec une autre issue; que cela entraine-